



dénonce l'ignominie du système capitaliste. Céline a cherché à connaître les *gens de peu*, comme on disait encore, et sans doute a-t-il été sensible à l'origine à l'injustice qu'ils subissaient, puisqu'ils lui ont inspiré de très beaux moments d'empathie, mais il a vite cessé de vouloir faire croire qu'il les aimait, c'est là son originalité. Les autres se sont persuadés du contraire, tant pis pour eux. Et c'est à ce titre aussi qu'il règne encore sur le paysage national, malgré tant de titres d'exclusion.

En bon populiste, Céline parle au nom des petits pour mieux les enfoncer.

Des preuves? L'article qu'il publie dans *La Presse Médicale* de mai 1928 pour vanter cette fois les méthodes d'Henry Ford, lequel embauche de préférence « les ouvriers tarés physiquement et mentalement » et « les déçus de l'existence ». Dépourvue de sens critique et même de vanité élémentaire, cette sorte d'ouvriers, note Céline, forme « une main-d'œuvre stable et qui se résigne mieux qu'une autre ». Et notre nouvel « Ami du peuple » de déplorer qu'il n'existe pas encore de semblable prolétariat en Europe, « sous des prétextes plus ou moins traditionnels, littéraires, toujours futiles et pratiquement désastreux ».

D'autres indices? L'article, publié six mois plus tard dans la même revue, où il propose de créer des médecins-policiers d'entreprise, « vaste police médicale et sanitaire » chargée de convaincre les ouvriers « que la plupart des malades peuvent travailler ». Il faut avoir connu ce type de toubibs que les houillères, les aciéries et les mines salariaient – j'ai eu un grand-oncle de cette trempe – pour savoir jusqu'où allaient leurs raisonnements. Et cette lettre à Joseph Garcin de mai 1933 où l'auteur du *Voyage* explique: « Savoir ce que demande le lecteur, suivre la mode comme les midinettes, c'est le boulot de l'écrivain très contraint matériellement, c'est la condition sans laquelle pas de tirage sérieux (seul aspect qui compte)... Je choisis la direction adéquate, le sens indiqué par la flèche, obstinément. »

Comme tant de ses compatriotes, Céline n'aime ni les pauvres, ni les riches. La vue des premiers le fait jubiler, comme celle des goretts se roulant dans la fange excite les adolescents, la prospérité des seconds le rend mauvais. Les uns ne sont que des petits-bourgeois manqués, les autres des avars toujours inquiets du rendement de leur rente.

Céline n'aime personne socialement – il préfère l'argent. C'est là son idole, la matière première qui le fait rêver. Il sait combien son manque dégrade et sa possession rend fort. C'est pour lui qu'il écrit, passionnément.

Le massacre comme solution? Il y a pensé, évidemment, comme tout bon hygiéniste impliqué dans cette horrible aventure. On ne va pas refaire le procès, mais d'autres auraient sans aucun doute suivi, après les juifs... Les rats, les poux étaient partout. « Quelles carmagnoles on vous fait danser, Autrichiens, Prussiens, Anglais!... », s'exclamait déjà Hébert après la prise de Toulon par les sans-culottes, en 1793. « Brigands couronnés, ours du Nord, tigre d'Allemagne, vous croyez qu'il n'y avait qu'à se baisser et à prendre des villes! »

Tous à la guillotine ou au gaz! Seules issues prophylactiques pour l'homme, cette « pourriture en suspens ».

Absurdes, grotesques, bouffons, voilà les qualificatifs qui lui viennent à l'esprit, quand Céline parle de ses « frères ». L'humanité? Une grandiose foirade. Relisez *D'un Château l'autre*, son vrai chef-d'œuvre, tout y mène à la déglingue, l'or et au caca. Le spectacle du lingot fait jouir physiquement Céline, celui de l'étron le réjouit moralement, et il n'est jamais aussi lyrique que parmi les ruines. Une « petite crotte à mon cul génial », dit-il de Sartre, qui a dénoncé son avidité: presque un compliment chez lui.

Oui, cette merde a produit de l'or, et cet or, c'est *D'un château l'autre*. Là triomphe sa vision dérisoire, comique, farcesque du monde. Un roman d'une infernale liberté, à rebours du *Voyage*, au style encore embarrassé, au populisme surjoué: tout est dit, à travers ces corps bedonnants de collabos, de l'absurdité de ce vieux pays qui crut se régénérer en accueillant les nazis. Pétain, Laval? Des pantins qui tirent sur la chasse de chiottes saturées, dans les couloirs du château de Sigmaringen, et finissent emportés par leurs propres matières. Comme si Céline avait enfin compris qu'il n'y avait pas d'issue, au sein de l'apocalypse.

Une seule chose l'intéressait, avait-il prévenu son éditeur: « Le grotesque aux confins de la mort ».

Triomphe du rien, ricanement sur des ruines, misère et caca, c'est Néron écrivain.

Happy birthday, Louis-Ferdinand! •